

PREMIERE LETTRE ¹

LA QUIÉTUDE I

À un frère aimant la quiétude

1. Parce que je sais que tu aimes la quiétude, excellent frère, et que le diable t'entoure de nombreux pièges, sous couvert de bien – car il connaît la bonne disposition de ta pensée – de manière à te disperser et à t'écarter de cette chose excellente qui renferme toutes sortes de biens, et afin de venir en aide par des paroles utiles à ton bon désir, comme un membre parle à un autre membre du même corps, j'ai pris soin de t'exposer ce que des hommes sages et vertueux, ainsi que les Ecritures, les pères et l'expérience m'ont appris. Car si l'homme ne méprise pas les honneurs et les déshonneurs, s'il ne supporte pas, pour l'amour de la quiétude, l'opprobre, les moqueries, les outrages et même les coups, s'il n'est pas tourné en dérision, s'il n'est pas considéré comme un fou et un sot par ceux qui le voient, il ne peut pas persévérer dans la poursuite de la quiétude.

2. En effet, si l'homme ouvre une fois la porte aux causes du péché, le diable n'aura de cesse qu'il ne les ait fait entrer en lui, sous de multiples prétextes, et il suscitera de continuelles et innombrables occasions de rencontres avec des hommes. C'est pourquoi, frère, si tu aimes mener d'une façon authentique la vie dans la quiétude, qui n'admet aucune dispersion, aucune échappée vers l'extérieur, aucune interruption, – ce en quoi les anciens ont été victorieux, – tu accompliras ton désir digne d'éloges en imitant tes pères et en gardant dans ta pensée les récits de leur vie. Car ils ont aimé la parfaite quiétude, ils ne se sont pas souciés de l'amour de leurs proches, ils n'ont pas recherché leur propre repos, ils n'ont pas hésité à fuir la rencontre d'hommes entourés de considération. C'est ainsi qu'ils ont suivi leur voie, et ceux qui possédaient la sagesse et la connaissance ne jugeaient pas pour autant qu'ils méprisaient leurs frères, ni qu'en cela ils étaient négligents ou manquaient de discernement. L'un de ces sages l'a exprimé, en prenant la défense de ceux qui apprécient la quiétude et la retraite plus que le commerce des hommes : «Quand un homme, disait-il, apprend d'expérience la douceur de la quiétude dans sa cellule, ce n'est pas parce qu'il méprise son prochain qu'il évite de le rencontrer, mais c'est à cause du fruit qu'il récolte de la quiétude.»

3. Pourquoi l'abba Arsène fuyait-il et refusait-il de rencontrer qui que ce soit ? L'abbé Théodore, pour sa part, acceptait bien de répondre aux autres, mais ses réponses étaient comme un glaive, et il ne saluait personne quand il se trouvait hors de sa cellule. Saint Arsène, lui, ne répondait même pas à la salutation de ses visiteurs. Un jour, l'un des pères était venu voir l'abbé Arsène; le vieillard lui ouvrit, croyant que c'était le frère qui le servait. Mais quand il vit qui c'était, il se prosterna face contre terre. L'autre le suppliait instamment de se relever et de le bénir avant qu'il ne se retire, le saint refusa et lui dit : «Je ne me relèverai pas tant que tu ne seras pas parti.» Et il ne se releva pas avant que le visiteur ne se fût éloigné. Le bienheureux agissait ainsi pour ne pas inciter ses visiteurs à revenir vers lui. Mais écoute la suite, pour que tu ne dises pas qu'il avait méprisé ce père, ou quelque autre, parce qu'il était un homme ordinaire, mais qu'il faisait acception de personnes en faveur de tel homme honorable et s'entretenait avec lui. En réalité, il les fuyait tous de la même manière, les petits comme les grands. Il n'avait en vue qu'une seule chose : mépriser pour l'amour de la quiétude le commerce de tous les hommes, grands et petits, et supporter d'être blâmé par tous, tellement il appréciait la quiétude et le silence.

¹ Traduction du père Placide Deseille

4. Nous savons en effet que le bienheureux archevêque Théophile lui rendit un jour visite, accompagné du juge de la contrée, lequel venait lui témoigner son respect et désirait le voir. Il s'assit devant eux et ne leur adressa pas le moindre mot d'encouragement, sans égard pour leur dignité et malgré le grand désir qu'ils avaient de l'entendre. Quand l'archevêque l'eut prié de leur dire une parole, il garda le silence encore quelques instants, puis répondit : «Si je vous dis quelque chose, l'observerez-vous ?» Ils répondirent : «Oui.» Et le vieillard leur dit : «Là où vous entendrez dire qu'Arsène se trouve, n'en approchez pas.» Vois-tu ce trait admirable du vieillard ? Vois-tu dans quel mépris il tenait le commerce des hommes ? Il avait récolté le fruit de la quiétude. Le bienheureux ne tint pas compte de ce que cet homme était un patriarche et la tête de l'Eglise. Mais il n'avait qu'une chose dans la pensée : «Moi, je suis mort au monde une fois pour toutes. En quoi un mort peut-il être utile aux vivants ?» L'abbé Macaire lui fit un jour un reproche plein d'amour. Il lui dit : «Pourquoi nous fuis-tu ?» Le vieillard lui fit cette réponse admirable et digne d'éloge : «Dieu sait que je vous aime; mais je ne puis pas être avec Dieu et avec les hommes.» Or, cette sagesse merveilleuse, il ne la tenait de nulle part ailleurs que de la voix divine qui lui avait dit : «Arsène, fuis les hommes et tu seras sauvé.»

5. Qu'aucun homme oisif et ami des bavardages n'ait l'audace de s'opposer à cet enseignement par des paroles subversives et de le calomnier en le traitant d'invention humaine, et en prétendant que la quiétude n'est qu'un prétexte [à la paresse], car c'est un enseignement venu du ciel. Mais pour que nous ne pensions pas qu'il lui a été dit de fuir loin du monde et d'en sortir, mais non de fuir également les frères, après qu'il eut quitté le monde et qu'il fut venu demeurer dans la laure, il pria Dieu de nouveau pour savoir comment il lui serait possible de mener une vie bonne. Il dit : «Seigneur, fais-moi savoir comment je puis être sauvé.» Il s'attendait à entendre un ordre différent du premier. Mais il entendit de nouveau la voix du Maître, qui lui dit une seconde fois : «Arsène, fuis, tais-toi, vis dans la quiétude, car, bien que la vue et la fréquentation des frères soient très utiles, il t'est moins utile de les fréquenter que de les fuir.»

6. Quand le bienheureux Arsène eut appris ces choses par une révélation divine – car il lui avait été ordonné de fuir alors qu'il était encore dans le monde, et il lui fut dit à nouveau de fuir alors qu'il était avec les frères, – il connut en toute certitude que pour acquérir la vie divine, il ne lui suffisait pas de fuir les hommes qui vivent dans le monde, mais qu'il lui fallait fuir tous les hommes sans distinction. Qui peut en effet s'opposer à la voix de Dieu et la contredire ? Au divin Antoine lui-même, il fut dit dans une révélation : «Si tu veux vivre dans la quiétude, retire-toi non seulement dans la Thébaïde, mais dans le désert intérieur.» Si donc Dieu nous ordonne de fuir loin de tous et aime à ce point la quiétude, quand ceux qui l'aiment persévèrent en elle, qui inventera encore des prétextes pour demeurer dans la fréquentation et la proximité des hommes ? S'il a été profitable à Antoine et à Arsène de fuir et de se garder, combien plus le sera-t-il aux faibles ? Et si Dieu a attaché plus de prix à ce que de tels hommes, de la parole, de la vue et de l'aide desquels le monde entier avait besoin, soient dans la quiétude plutôt que d'assister tous les frères, ou même tous les hommes, à plus forte raison le fait-il pour celui qui n'est pas capable de se bien garder lui-même.

7. Nous avons aussi connu un autre saint, dont le frère était malade et demeurait enfermé dans sa cellule. Tant que dura la maladie de celui-ci, il retint sa compassion et ne sortit pas pour le visiter. Mais quand vint l'heure de sa sortie de cette vie, son frère lui fit dire : «Bien que tu ne sois pas venu me voir jusqu'à ce jour, viens maintenant, que je te voie avant de quitter ce monde, fût-ce la nuit, que je t'embrasse et me repose.» Mais le bienheureux ne se laissa pas fléchir, même en cette heure où la nature ressent habituellement de la compassion pour autrui et outrepassé les limites que pose la volonté. Mais il dit : «Si je sors, mon cœur ne sera pas pur devant Dieu, car j'aurai négligé de visiter mes frères spirituels, et j'aurai satisfait la nature plus que le Christ.» Et son frère mourut sans qu'il fût allé le voir.

8. Ainsi donc, qu'aucun [moine] ne couvre son manque de courage du prétexte que de telles choses sont impossibles; qu'il en tienne compte et ne s'affranchisse pas de sa quiétude en se comportant comme si la Providence de Dieu à son égard n'existait pas. Si les saints ont vaincu la nature, malgré sa force, et si le Christ aime que la quiétude soit à l'honneur, même si ses enfants en sont délaissés, quelle autre contrainte, dont tu ne saurais te dégager, peut-elle t'obliger [à quitter ta cellule] ? «Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta pensée, plus que le monde entier, plus que la nature, plus que tout ce qui lui appartient» (cf Dt 6,5). Ce commandement est accompli quand tu persévères dans ta quiétude, et le commandement concernant l'amour du prochain est renfermé en lui. Tu veux posséder l'amour du prochain au-dedans de ton âme comme l'ordonne l'Évangile (cf. Mt 22,34-39) ? Éloigne-toi de lui; alors brûlera en toi le feu de l'amour que tu lui portes, et tu te réjouiras en le voyant, comme si tu voyais un ange de lumière. Et veux-tu que ceux qui t'aiment aient soif de toi ? Va les voir à des jours déterminés. En vérité, c'est l'expérience qui nous enseigne tous. Porte-toi bien. A notre Dieu soit la grâce et la gloire dans les siècles des siècles. Amen.

VCO

DEUXIEME LETTRE

LA QUIÉTUDE II

À son frère naturel et spirituel qui demeurait dans le monde et qui, ayant soif de le voir, l'exhortait et l'invitait par lettre à venir lui rendre visite

1. Nous ne sommes pas aussi forts que tu le penses, ô bienheureux, et sans doute ignores-tu ma faiblesse; tu prends donc ma perte à la légère. C'est pourquoi, la nature t'enflammant comme elle en a l'habitude, tu ne cesses de réclamer de moi ce dont je n'ai pas à me soucier, et que tu n'as pas à désirer. Ne me demande pas ce qui ne sert qu'à satisfaire la chair et ses désirs (cf. Rom 8,6), frère, mais veille au salut de mon âme; dans peu de temps nous quitterons ce siècle. Que de personnes aurai-je rencontrées avant d'arriver là-bas [où tu habites] ! Que d'hommes et de lieux de toutes sortes aurai-je vus avant de revenir à ma cellule ! Que de causes de tentations mon âme aura-t-elle trouvées sur son chemin dans toutes ces occasions ! Et quelle confusion pour elle de voir se réveiller les passions qu'elle venait à peine de voir s'apaiser ! Tu n'ignores pas ces choses. La vue des hommes qui vivent dans le monde est nuisible pour les moines. Tu le sais aussi. Imagine quel changement peut éprouver dans son esprit un homme qui a longtemps vécu seul dans la quiétude, lorsqu'il se retrouve soudain au milieu du monde et qu'il voit et entend tant de choses qui vont à l'encontre de ses habitudes. Si la simple rencontre de moines qui ont une autre manière que lui de concevoir la vie monastique est nocive pour celui qui doit encore combattre et lutter avec son Adversaire, songe dans quel gouffre nous tomberions, et comment nous pourrions échapper aux traits de l'Ennemi, – particulièrement nous, qui, par une longue expérience, avons acquis la connaissance.

2. Ne me demande donc pas de faire une telle chose sans nécessité. Ne nous laissons pas abuser par ceux qui prétendent que ce que nous entendons et voyons ne peut nous nuire; que nous sommes toujours les mêmes intérieurement, au désert ou dans le monde, dans notre cellule ou au dehors; que nous n'avons pas de raison d'être troublés parce que nous nous montrons aimables [envers les autres]; que nous ne risquons pas de changer en mal, et que nous n'allons pas sentir les passions se soulever parce que nous rencontrons des personnes et des choses. Ceux qui parlent ainsi n'ont même pas conscience de leurs propres plaies. Quant à nous, nous ne sommes pas encore parvenus à la santé de l'âme. Nous avons des plaies nauséabondes, et si nous cessons, ne serait-ce qu'un seul jour, de les soigner et de les panser, si nous n'y appliquons pas d'emplâtres, si nous ne les serrons pas avec des bandes, elles grouilleront de vers.

TROISIEME LETTRE

LA QUIÉTUDE III

À l'un de ses amis.

Il y enseigne ce qui touche aux mystères de la quiétude, et comment, parce qu'ils ne la connaissent pas, beaucoup de moines négligent cette merveilleuse activité; et comment aussi la plupart d'entre eux ne demeurent dans leurs cellules que parce qu'ils suivent la tradition qui a cours parmi les moines. Avec un bref recueil de récits utiles pour la pratique de la quiétude

1. Frère, puisque tu m'as fait une obligation de t'écrire au sujet de ce que nous sommes obligés d'accomplir, je le fais connaître par cette lettre à ta charité, comme je te l'ai promis. Puisque je te trouve disposé à assumer toutes les exigences de la vie monastique et à aller vivre dans un endroit propice à la quiétude, je confie à ta mémoire un résumé de ce que j'ai moi-même appris sur ce genre de vie, quand, après avoir écouté l'enseignement des pères qui avaient le don de discernement et gravé dans mon esprit le recueil de leurs paroles, j'y ai ajouté l'expérience personnelle que j'en ai acquise. Mais tu dois toi-même apporter ta coopération, en lisant et en relisant ma lettre avec toute l'attention dont tu es capable. Car tu ne dois pas aborder la lecture des enseignements rassemblés dans notre lettre comme une lecture ordinaire, mais avec beaucoup de pénétration et de sagesse, et la recevoir comme une lumière qui éclairera tes autres lectures, à cause de la grande importance de ce qu'elle contient. Tu apprendras ainsi en quel sorte de lieu on peut vivre dans la quiétude, quel genre d'activité elle implique, quels mystères sont cachés dans cette activité, et pourquoi certains considèrent comme inférieure la justice telle qu'elle est vécue au milieu des hommes et lui préfèrent les tribulations et les combats qu'on rencontre là où l'on mène la vie hésychaste et monastique.

2. Si tu veux trouver la vie incorruptible au cours du peu de jours [que tu as à vivre ici-bas], frère, que ton entrée dans la quiétude se fasse avec discernement. Examine avec soin tout ce qui concerne la pratique de ce genre de vie. Ne te paie pas de mots, mais mets-toi à l'œuvre, creuse, combats, efforce-toi de comprendre avec tous les saints quelles sont la profondeur et la hauteur (cf. Ep 3,18) de ce genre de vie. Toute œuvre humaine, de son commencement jusqu'à son terme, est animée par l'espérance d'en tirer quelque profit; c'est ce qui incite la pensée à poser les fondations de cette entreprise. Cette espérance lui donne la force de supporter la difficulté de la tâche, et la perspective de ce but lui apporte une consolation. Tel un tuteur, ce but soutient l'intellect jusqu'à l'achèvement de l'œuvre.

3. Ainsi, aux yeux de quiconque est doué de discernement, le terme du labeur vénérable de la quiétude est un port [où l'on contemple] les mystères, un but sur lequel l'esprit fixe son attention depuis le commencement de la construction jusqu'à l'achèvement de l'édifice, tandis qu'il s'adonne à cette longue et pénible tâche. De même que le pilote d'un navire a les yeux fixés sur les étoiles, ainsi le moine, tout au long de son voyage, tend le regard de sa contemplation intérieure vers le but que son esprit s'est fixé dès le premier jour où il a résolu de voguer sur la mer redoutable de la quiétude, jusqu'à ce qu'il ait trouvé la perle pour laquelle il a affronté les profondeurs insondables de cette mer. Mais le regard qu'il fixe constamment sur [l'objet de] son espérance allège le poids de son labeur, ainsi que les difficultés et les dangers qui le guettent tout au long de son chemin. Celui qui, au commencement de sa quiétude, ne place pas ce but devant ses yeux travaille sans discernement à l'œuvre qu'il doit accomplir et se comporte comme un homme qui se bat avec l'air. Un tel homme, durant toute sa vie, ne se libérera jamais de l'esprit d'acédie. Et il lui arrivera l'une de ces deux choses : ou bien il ne supportera pas davantage ce poids insupportable; il sera vaincu et abandonnera complètement la quiétude; ou bien il y persévérera, mais sa cellule lui deviendra une prison, et il y sera comme dans une

poêle à frire, parce qu'il n'a pas su mettre son espérance dans la consolation qui naît de la pratique de la quiétude. C'est pourquoi, dans la peine de son cœur, il ne pourra ni supplier ni répandre des larmes lorsqu'il priera, ni aspirer à ces choses au sujet desquelles nos pères, qui étaient pleins de miséricorde et aimaient leurs fils, nous ont laissé des indications dans leurs écrits, pour être utiles à notre vie.

4. L'un d'eux a dit : «Pour moi, voici le gain que je retire de la quiétude : quand je sors de la demeure où je réside, ma pensée n'a plus à s'occuper de se préparer à la guerre, et elle se tourne vers une activité meilleure.»

5. Un autre a dit de même : «Je cours vers la quiétude pour que les versets de ma lecture et de ma prière deviennent pour moi pleins de douceur. Quand ma langue se tait, à cause du plaisir que j'éprouve à les comprendre, je tombe dans une sorte de sommeil, et l'activité de mes sens et de ma pensée est suspendue. Puis, lorsque mon cœur, après être demeuré longtemps dans cette quiétude, a atteint la sérénité, loin du trouble suscité par les souvenirs, des flots de joie déferlent continuellement sur moi, provenant des mouvements intérieurs qui, d'une façon soudaine et inattendue, apparaissent, pour faire les délices de mon cœur. Et quand ces vagues s'approchent du navire de mon âme, elles l'engloutissent, loin des rumeurs du monde et de la vie de la chair, dans de véritables merveilles, dans la quiétude qui est en Dieu.»

6. Un autre a dit également : «La quiétude fait disparaître les motifs et les causes qui suscitent en nous de nouvelles pensées, et, à l'intérieur de ses murs, elle fait se faner et se flétrir les souvenirs de nos prédispositions mauvaises. Et quand, dans la pensée, ces anciens motifs de tentation se sont fanés, l'intellect retourne vers ce qui est conforme à sa nature et redresse les tendances mauvaises.»

7. Un autre a dit encore : «Tu connaîtras quel est l'état réel et secret de ton âme à la nature de tes pensées, je veux dire de celles qui reviennent constamment, non des pensées occasionnelles et qui passent en un moment. Il est impossible que la demeure [intérieure] d'un homme qui porte un corps ne soit pas visitée par les deux changements du bien en mal et du mal en bien. S'il est diligent, ces changements seront minimes, car les pères engendrent des fils qui leur ressemblent; mais s'il est négligent, il tombera de haut, pour avoir méprisé le levain de la grâce qui a été mêlé à notre nature.»

8. Un autre a dit : «Adopte pour toi-même une pratique remplie de délices, les vigiles continues durant les nuits; c'est grâce à elles que tous les pères ont dépouillé le vieil homme et furent trouvés dignes du renouvellement de l'intellect. En de tels moments, l'âme éprouve la sensation de la vie immortelle, et, par cette sensation, se dépouille du vêtement des ténèbres et reçoit l'Esprit saint.

9. Un autre a dit : «Quand un homme voit beaucoup de visages divers et entend des propos de toutes sortes, bien différents de sa méditation spirituelle, quand il rencontre d'autres hommes et s'entretient avec eux, sa pensée n'a plus le loisir nécessaire pour qu'il puisse se voir lui-même dans le secret, se souvenir de ses péchés, purifier ses pensées, être attentif à l'égard de ce qui se présente à lui, et s'entretenir secrètement [avec Dieu] dans la prière.»

10. Il a dit encore : «Il est impossible de soumettre les sens à la domination de l'âme sans la quiétude et sans s'éloigner des hommes. Car l'âme spirituelle est liée aux sens dans l'unité de la personne, et elle est involontairement entraînée par les pensées si l'homme n'est pas vigilant, en pratiquant la prière secrète.»

11. Il a dit encore : «Oh, quelles délices nous procure le fait de rester éveillés la nuit, dans la prière et la lecture ! Comme cette vigilance nous réjouit, comme elle nous remplit d'allégresse, comme elle purifie notre âme ! Ils le savent bien, ceux qui s'y adonnent pendant toute leur vie et qui pratiquent l'ascèse avec la plus grande exactitude.»

12. Toi donc, ô homme qui aimes la quiétude, place devant toi, comme un but à atteindre, les indications que contiennent ces paroles des pères, et dirige vers ce but ton activité spirituelle, de manière à y parvenir. Surtout, recherche sagement laquelle de ces paroles s'accorde le mieux au but de ton entre prise. Car, si tu ne les observes

pas, tu ne pourras accéder à la connaissance de la vérité. Efforce-toi de manifester surabondamment ta patience à leur propos.

Sur le silence

13. Le silence est le mystère du siècle à venir, tandis que les paroles sont l'instrument du monde présent. L'homme qui jeûne s'efforce de rendre son âme semblable à la nature spirituelle. Par le silence et par le jeûne continuels, l'homme qui s'est séparé des autres peut poursuivre sa divine activité dans le secret de son être. C'est dans ces mystères [– le silence et le jeûne –] qu'il accomplit sa liturgie en compagnie des puissances invisibles, proclamant [trois fois] sainte la divine Puissance qui gouverne les créatures. Ceux qui, parmi les saints, se sont séparés [des hommes] pour pénétrer dans les mystères divins, ont été marqués de ce sceau. Certains d'entre eux se sont vus confier le soin de révéler les secrets cachés dans le silence du Seigneur, pour le renouvellement [spirituel] de ceux qui sont à un degré intermédiaire. Car il ne fallait pas que de tels mystères eussent pour ministres des hommes au ventre plein et à l'intellect troublé par l'intempérance.

14. Les saints n'osaient s'entretenir avec Dieu et s'élever vers les secrets des mystères que dans l'épuisement de leurs membres, la pâleur que donnait à leur teint leur amour du jeûne, le calme de leur intellect, le renoncement à toutes les pensées terrestres. Quand te couvrira de son ombre la puissance de la quiétude, après un long temps passé dans ta cellule à t'adonner à l'ascèse, à pratiquer la vigilance intérieure, à retirer tes sens loin de tout contact extérieur, tu ressentiras d'abord une joie qui, de temps en temps, sans cause, envahira ton âme, et alors s'ouvriront tes yeux, pour que tu voies, selon la mesure de ta pureté, la force qui anime la création de Dieu et la beauté des créatures. Quand ton intellect aura été ainsi conduit à l'émerveillement que suscite une telle vision, il ne distinguera plus la nuit du jour, dans son admiration devant la splendeur de la création de Dieu. Dès lors l'âme ne ressentira plus les passions, ravie par le plaisir [que lui procurera] cette contemplation. Grâce à elle, elle accédera aux deux degrés des révélations spirituelles, qui, dans l'ordre, la suivent. L'une et l'autre viennent de la pureté, et mènent plus haut. Que Dieu nous en rende dignes ! Amen.

QUATRIEME LETTRE

LA QUIÉTUDE ET LA PRATIQUE DE LA CHARITÉ ENVERS LE PROCHAIN

Au saint père Syméon le Thaumaturge

1. Ta lettre, père saint, ne consiste pas seulement dans des mots écrits avec de l'encre, mais tu y as tracé et révélé comme en un miroir ton amour pour nous. Tu nous as écrit comme tu crois que nous sommes, et tu as montré ainsi que tu nous aimes immensément. Mais ton amour est si grand qu'il t'a fait oublier notre médiocrité. Ce qu'en effet nous devons écrire à ta sainteté, les questions que nous devons te poser, la vérité que nous devons apprendre de toi si nous avons souci de notre salut, c'est toi qui nous l'as écrit, et qui nous as ainsi devancés, tellement ton amour est grand. Mais peut-être as-tu fait cela avec un tel art philosophique, pour que, par la finesse et la qualité spirituelle de tes questions – ces questions que je te pose moi-même – mon âme s'éveille de la négligence dans laquelle elle était profondément plongée. Cependant, animé de cet amour qui t'a fait oublier notre médiocrité, j'oublie moi-même mes propres limites, au point d'être attentif moins à ce dont je suis capable, qu'à ce que peut faire ta prière. Lorsqu'en effet j'oublie ma médiocrité, et que toi, tu cherches instamment à obtenir de Dieu par tes prières qu'il t'accorde ce que tu demandes, Dieu t'exaucera sûrement comme son fidèle serviteur.

2. Question. – La première question que pose ta lettre est donc celle-ci : faut-il garder tous les commandements du Seigneur, et existe-t-il un moyen de faire son salut pour celui qui ne les garde pas ?

Réponse. – C'est là, me semble-t-il, une question qui ne se pose même pas. En effet, même s'ils sont nombreux, nous devons garder les commandements. Sinon le Sauveur ne les aurait pas donnés. Notre Maître n'a rien dit, ni rien fait, me semble-t-il, qui soit superflu, qui n'ait pas une raison d'être et qui ne soit pas nécessaire. Sa venue [dans le monde] avait pour but de purifier l'âme de la malice de la première transgression, et de la rétablir dans son premier état; c'est pour cela qu'il nous a donné ses commandements vivifiants comme des remèdes purificateurs, pour nous guérir de nos passions. En effet, ce que les remèdes sont à un corps malade, les commandements le sont à l'âme sujette aux passions. Il est évident que les commandements ont été établis pour s'opposer aux passions et guérir l'âme de ses transgressions, comme le Seigneur l'a dit clairement à ses disciples : «Celui qui a mes commandements et qui les garde, celui-là m'aime. Et celui qui m'aime sera aimé de mon Père. Et je l'aimerai et je me manifesterai à lui, et nous viendrons à lui et nous ferons en lui notre demeure» (Jn 14,21). Et encore : «C'est à cela que le monde saura que vous êtes mes disciples : si vous vous aimez les uns les autres» (Jn 13,35). Il est clair que l'amour ne peut s'acquérir que lorsque l'âme a recouvré la santé; or l'âme ne peut être en bonne santé si elle n'a pas gardé les commandements.

3. La garde des commandements est cependant au-dessous de l'amour spirituel. Et parce que beaucoup gardent les commandements par crainte, ou pour obtenir en récompense les biens à venir, mais non par amour, le Seigneur nous exhorte vivement à garder les commandements par amour, ces commandements qui donnent à l'âme la lumière, «pour que les hommes voient vos bonnes œuvres, dit-il, et glorifient votre Père qui est dans les cieux» (Mt 5,16). Or il n'est pas possible que deviennent visibles dans l'âme les bonnes œuvres que le Seigneur a enseignées, si l'on ne garde pas les commandements; et parce que ceux-ci ne sont pas pesants pour ceux qui aiment la vérité, le Seigneur a dit : «Venez, vous tous qui peinez et ployez sous le fardeau, et je vous donnerai le repos. Car mon joug est doux et mon fardeau léger» (Mt 11,29-30). Et lui-même nous a prescrit de garder soigneusement tous les commandements, quand il a dit : «Celui qui violera l'un de ces moindres commandements et enseignera aux hommes à faire de même, sera tenu pour le moindre dans le royaume des cieux» (Mt 5,19). Après que toutes ces lois nous aient

été prescrites pour notre salut, je ne peux donc pas dire qu'il ne faut pas garder tous les commandements. L'âme elle-même ne peut pas se purifier si elle ne les garde pas, car le Seigneur les a donnés comme des remèdes pour purifier les passions et les fautes.

4. Tu sais que la malice est entrée en nous par la transgression des commandements. Il est donc évident que c'est par la garde de ces mêmes commandements que s'opérera le retour à la santé. Si nous ne les pratiquons pas, si nous ne nous engageons pas sur cette voie qui mène à la pureté de l'âme, nous ne pouvons ni désirer, ni espérer cette purification. Et ne dis pas que Dieu peut, même sans que nous pratiquions les commandements, nous donner par grâce la purification de l'âme, car ces jugements appartiennent au Seigneur, et l'Eglise ne nous demande pas de poser nous-mêmes de telles questions. Les Juifs, lorsqu'ils revinrent de Babylone à Jérusalem, empruntèrent le chemin tracé par la nature, et c'est ainsi qu'ils entrèrent dans leur ville sainte et contemplèrent les merveilles du Seigneur. Mais Ezéchiel fut enlevé d'une façon qui dépasse la nature par l'opération d'une révélation, il entra ainsi dans Jérusalem, et, dans cette révélation divine, il contempla le renouvellement à venir (cf. Ez 40,1 ss.).

5. C'est là ce qui se produit également lors de la purification de l'âme. Certains accèdent à la pureté de l'âme en suivant le chemin tracé et légal, celui de la garde des commandements, qui comporte les pénibles labeurs, l'ascèse et l'effusion de sang. Et il en est d'autres qui reçoivent cette pureté par un don de la grâce. Mais ce qui est étonnant, c'est qu'il ne nous ait pas été permis de demander dans la prière la pureté que donne la grâce et de nous dispenser de l'ascèse. En effet, au riche qui l'interrogeait pour savoir comment hériter la vie éternelle (cf. Lc 10,25-27), le Seigneur dit clairement : «Garde les commandements.» Et quand il lui demanda quels étaient les commandements, il lui répondit de s'éloigner d'abord des œuvres mauvaises, lui rappelant ainsi les préceptes naturels; mais quand il lui demanda de lui en enseigner davantage, il lui dit : «Si tu veux être parfait, vends ce que tu possèdes, donne-le aux pauvres, prends ta croix et suis-moi» (Mt 19,21 et 16,24). C'est-à-dire, meurs à tout ce qui t'appartient, et ainsi tu vivras en moi. Sors du vieux monde des passions, et ainsi tu entreras dans le monde nouveau de l'Esprit. Détache-toi, dépouille-toi des manières de connaître subtiles et compliquées, et tu revêtiras ainsi la connaissance pleine de simplicité de la vérité. En nous disant : «Prends ta croix», le Seigneur nous a enseigné à mourir à toutes les choses qui sont dans le monde. Et c'est quand nous aurons fait mourir en nous-mêmes le vieil homme, c'est-à-dire les passions, qu'il nous dira : «Suis-moi.» Il est impossible au vieil homme de marcher sur le chemin du Christ, comme l'a dit le bienheureux Paul : «La chair et le sang ne peuvent hériter le royaume de Dieu, ni la corruption hériter de l'incorruptibilité» (I Cor 15,50). Et encore : «Dépouillez le vieil homme corrompu par les convoitises. Alors vous pourrez revêtir le nouveau renouvelé par la connaissance qui lui donne de discerner en lui la ressemblance de son Créateur» (Ep 4,22-24). Et encore : «Le désir terrestre est ennemi de Dieu, car il ne se soumet pas à la loi de Dieu, et il ne le peut même pas, car ceux qui sont dans la chair pensent aux choses de la chair et sont incapables de plaire à Dieu en ayant le désir qu'inspire l'Esprit» (Rom 8,7).

6. Mais toi, ô saint, si tu aimes la pureté du cœur et le désir qu'inspire l'Esprit, ainsi que tu l'as dit, attache-toi aux commandements du Maître, comme l'a dit notre Seigneur : «Si tu désires entrer dans la vie, garde les commandements» (Mt 19,17) pour l'amour de Celui qui les a donnés, et non par crainte ou pour obtenir une récompense. Car ce n'est pas quand nous pratiquons la justice que nous goûtons le plaisir caché en elle, mais quand l'amour de cette justice dévore notre cœur. De même, ce n'est pas quand nous commettons le péché que nous devenons pécheurs, mais c'est quand nous ne le haïssons pas et ne nous en repentons pas. Et je ne pense pas qu'il y ait personne, soit parmi les anciens, soit parmi nos contemporains, qui ait obtenu la pureté du cœur et la contemplation spirituelle sans avoir gardé les commandements; mais il me semble que celui qui n'a pas gardé les commandements

et n'a pas marché sur les traces des bienheureux apôtres n'est pas digne d'être appelé saint.

7. Le bienheureux Basile et les bienheureux Grégoire [le Théologien et Grégoire de Nysse], dont tu as dit qu'ils aimaient le désert, qu'ils étaient les colonnes et la lumière de l'Eglise, et qui louaient la quiétude, n'ont pas atteint celle-ci en négligeant de pratiquer les commandements; mais ils ont d'abord demeuré en paix et gardé les commandements comme doivent le faire ceux qui vivent au milieu de beaucoup d'autres, et c'est ainsi qu'ils sont parvenus à la pureté de l'âme et ont été jugés dignes de la contemplation qui vient de l'Esprit. Lorsqu'ils habitaient dans les villes, j'en suis certain, ils recevaient les étrangers, ils visitaient les malades, ils vêtaient ceux qui étaient nus, ils lavaient les pieds de ceux qui étaient fatigués, et si quelqu'un les réquisitionnait pour faire un mille, ils en faisaient deux. C'est seulement lorsqu'ils eurent gardé les commandements que doivent pratiquer ceux qui vivent au milieu des hommes, et que leur intellect commença à revenir à son impassibilité naturelle et aux contemplations divines et mystiques, qu'ils se hâtèrent de partir vers la quiétude du désert, et qu'alors ils entreprirent de vivre avec leur homme intérieur jusqu'à devenir des contemplatifs. Et ils demeurèrent dans la contemplation spirituelle jusqu'à ce qu'ils soient appelés par la grâce à devenir eux-mêmes pasteurs de l'Eglise du Christ.

8. Quant à ce que tu m'as dit du grand Basile – à savoir qu'il loue tantôt la vie commune avec beaucoup d'autres, tantôt l'anachorèse, – je dirai ceci : tout homme, selon sa force, son discernement et le but qu'il s'est fixé à lui-même, peut en vérité trouver profit à mener soit l'un, soit l'autre genre de vie. Tantôt ceux qui sont forts, tantôt ceux qui sont faibles, auront avantage à vivre avec beaucoup d'autres; il en va de même pour le désert. A celui dont l'âme est saine, dont l'intellect est uni à l'Esprit et qui est mort aux conduites humaines, la vie en commun avec beaucoup d'autres ne portera pas préjudice, s'il est sobre et attentif à lui-même; il la mènera, non pour son propre avantage, mais pour être utile aux autres, car il y aura été appelé par Dieu, à travers le choix des autres pères. De même, à celui qui est faible, qui a encore besoin de grandir en buvant le lait des commandements (cf. I Cor 3,2), la vie en commun avec beaucoup d'autres sera utile, pour qu'il soit exercé, raboté, souffleté par les tentations, pour qu'il soit tombé et se soit relevé parmi les autres, jusqu'à ce qu'il ait acquis la santé de l'âme. Il n'est pas de petit enfant qui n'ait été nourri de lait; de même, il n'est pas de moine qui n'ait été nourri du lait des commandements pour redresser et vaincre les passions, et obtenir la pureté. De la même manière, comme nous l'avons dit, le désert sera utile, tantôt à ceux qui sont faibles et s'enfuient loin des hommes, tantôt à ceux qui sont forts. Aux premiers, pour que les passions, ne trouvant plus d'aliments, ne les brûlent pas et ne puissent s'accroître; aux [seconds, les] forts, pour qu'ils évitent, en vivant au milieu de ce qui nourrit les passions, d'avoir à affronter les combats du Malin.

9. Car en vérité, comme tu l'as dit, le désert endort les passions; cependant, il ne nous est pas seulement demandé de les endormir, mais de les extirper. C'est quand elles se dressent contre nous qu'il nous faut les vaincre. En effet, les passions endormies se réveillent quand se présente une cause qui les incite à reprendre leur activité. Mais pour que tu saches que ce n'est pas seulement le désert qui endort les passions, comme tu le dis, remarque que lorsque nous sommes malades ou très fatigués, elles ne nous combattent plus que faiblement; et non seulement cela, mais bien souvent elles s'endorment l'une l'autre, quand l'une prend la place de l'autre. Ainsi, la passion de la vaine gloire fait reculer celle de la luxure. A son tour, la luxure calme la folie de la vaine gloire. Ne recherchons donc pas le désert avec l'idée que lui seul endort les passions, mais considérons que dans le désert, grâce à l'absence d'objets pour les sens et grâce à l'anachorèse loin de tout, nous acquérons la sagesse, notre homme intérieur et spirituel est renouvelé dans le Christ, à tout moment nous nous voyons nous-mêmes, notre intellect est vigilant et ne cesse de se garder, pour que ne lui soit pas dérobé le souvenir de [l'objet de] son espérance. Ces considérations, me semble-t-il, doivent suffire comme réponse à ta première question, pour autant que tu en aies besoin. Parlons donc de la seconde question, que voici :

10. Question. – Pourquoi notre Seigneur nous a-t-il demandé d'être miséricordieux à l'image de la magnanimité de son Père qui est dans les cieux, et pourquoi les moines ont-ils préféré la quiétude à la miséricorde ?

Réponse. – Voici ma réponse. Tu as bien fait de citer l'Évangile comme référence et d'y chercher le modèle qui nous permet de nous interroger sur l'importance que nous donnons à la pratique de la quiétude. Nous n'esquivons pas ta question et ne cherchons pas à l'éluder comme une chose superflue. Le Seigneur nous a demandé d'être miséricordieux à la ressemblance du Père céleste, car ceux qui font l'aumône sont proches de Lui. C'est vrai, et jamais nous-mêmes, les moines, nous n'approuvons la quiétude sans la miséricorde. Mais, autant que possible, nous nous efforçons de nous éloigner des soucis et de ce qui apporte du trouble. Ce n'est pas que nous refusions de tenir compte des nécessités [du prochain] quand celles-ci se présentent, mais nous nous appliquons à la quiétude afin de nous entretenir continuellement avec Dieu; c'est grâce à elle en effet que nous pouvons nous purifier davantage loin de ce qui cause du trouble et nous approcher de Lui. Mais s'il arrivait une fois, au cours de tant de jours [que nous passons dans la quiétude, que des frères aient un besoin urgent de nous, il ne conviendrait pas que nous négligions ce besoin.

11. Obligeons-nous donc à avoir en tout temps de la compassion au-dedans de nous-mêmes, pour toute la race des êtres doués de raison. C'est là ce que nous demande l'enseignement du Seigneur; telle est la manière propre à notre quiétude [de pratiquer la charité envers le prochain], et nous ne pouvons pas agir n'importe comment. Cependant, il ne suffit pas toujours d'avoir cette compassion intérieure, et s'il vient un moment où nous sommes appelés à agir et où les circonstances l'exigent, nous ne devons pas négliger de manifester notre charité d'une façon effective. C'est particulièrement le cas de ceux d'entre nous qui n'observent pas une quiétude totale, excluant toute rencontre, mais qui ont pour règle de passer la semaine [dans la quiétude, et de revenir parmi les frères le samedi et le dimanche], ou d'y demeurer sept semaines. De tels moines ne se dispensent pas de pratiquer la miséricorde envers le prochain, même à l'intérieur des limites de leur règle, sauf si l'un d'entre eux est très rude, dur et inhumain, et ne garde la quiétude que pour la forme et l'apparence. Car nous savons que sans l'amour du prochain, il est impossible que l'intellect soit illuminé par son entretien intérieur avec Dieu et son amour pour Lui.

12. En effet, quel moine, parmi les sages, s'il a de la nourriture et des vêtements, et s'il voit son prochain affamé et nu, ne lui donnera pas ce qu'il a, mais le mettra en réserve pour lui-même ? Ou encore, qui, voyant un homme de la même chair que lui consumé par la maladie, durement éprouvé par la souffrance et ayant besoin d'être visité, préférera, dans son attachement à la quiétude, la règle de la réclusion à l'amour du prochain ? Quand nous n'avons pas les moyens d'aider autrui, gardons au dedans de notre intellect l'amour et la miséricorde envers les frères. Mais si nous disposons des ressources nécessaires, Dieu exige que nous les pratiquions d'une façon effective et parfaite.

13. Il est donc clair que si nous ne possédons rien, nous n'avons pas à nous jeter dans les soucis et les tracasseries à cause des pauvres. Mais si nous en avons la possibilité, nous sommes tenus de donner. De même, si, en raison de notre genre de vie, nous demeurons loin des hommes et de leur vue, nous n'avons pas besoin d'abandonner notre cellule et notre demeure monastique et anachorétique, pour aller et venir dans le monde, afin de visiter les malades et de nous occuper de choses de ce genre. Il est clair en effet que ces sorties nous entraînent du plus haut au plus bas. Mais si un moine mène la vie commune avec beaucoup d'autres, s'il demeure près des hommes, si sa résidence se trouve au milieu d'eux et s'il est soulagé par la peine que les autres se donnent pour lui, soit quand il est en bonne santé, soit quand il est malade, il doit lui-même en faire autant pour eux. Il ne doit aucunement exiger des autres qu'ils lui apportent du soulagement, mais quand il voit dans la détresse quelqu'un qui est revêtu de la même chair que lui et lui ressemble – ou plutôt le Christ abandonné et souffrant, – il n'a pas à le fuir et à se cacher de lui, sous le prétexte imaginaire de sa fausse quiétude. Quiconque agit ainsi est dépourvu de miséricorde.

14. Et ne viens pas me remettre en mémoire Jean le Thébain et Arsène, ni me demander lequel d'entre eux s'est jamais livré à de telles choses, ou s'est occupé des malades et des pauvres, et a négligé pour cela sa quiétude. Ne te mêle pas de ce qu'ont fait de tels hommes. Si tu t'abstiens de recevoir aucun soulagement de la part des hommes et de les rencontrer, comme eux l'ont fait, le Seigneur te permet de laisser de côté les œuvres de miséricorde. Mais si tu es loin d'une telle perfection, si tu te trouves continuellement dans le labeur corporel et la fréquentation des hommes, pourquoi négliges-tu les commandements, que tu dois garder selon ta mesure, en prétextant que tu suis l'admirable conduite des saints, dont en réalité tu ne t'es jamais approché ?

15. Mais je ne voudrais pas négliger de rappeler le comportement de saint Macaire le Grand, qui mérite d'être signalé pour reprendre ceux qui méprisent leurs frères. Il s'en alla une fois visiter un frère malade et lui demanda s'il désirait quelque chose. Le malade lui répondit qu'il souhaitait un peu de pain frais. En effet, tous les moines faisaient le plus souvent leur pain pour toute l'année, car c'était la coutume en ce lieu. Cet homme bienheureux se leva aussitôt, et, malgré ses quatre-vingt-dix ans, il fit le trajet de Scété à Alexandrie, et il échangea les pains secs qu'il avait apportés dans son sac contre des pains frais, qu'il apporta au frère. Mais l'égal de Macaire le Grand, l'abbé Agathon, l'homme le plus riche d'expérience parmi tous les moines de ce temps-là, et qui plus que tous honorait le silence et la quiétude, fit quelque chose de plus grand encore. Cet homme merveilleux était donc allé un jour de fête vendre à la ville les ouvrages qu'il avait faits de ses mains. Il trouva sur l'agora un étranger couché par terre et malade; il loua une maison pour le loger et demeura auprès de lui, travaillant de ses propres mains et dépensant pour lui ce qu'il gagnait. Il le servit ainsi pendant six mois, jusqu'à ce que le malade ait recouvré la santé. C'est lui qui disait, comme le rapporte le récit de sa vie, qu'il voulait trouver un lépreux, lui donner son corps et prendre le sien. Telle est la charité parfaite.

16. Ceux qui craignent Dieu, mon bien aimé, mettent avec élan tout leur zèle et leurs soins à garder les commandements, même si cela leur demande de la peine et s'il leur faut s'exposer pour eux à des dangers. Le Seigneur, auteur de la vie, a rassemblé la totalité de ces commandements et les a ramenés à ces deux qui les contiennent tous, l'amour de Dieu et l'amour des créatures, – l'amour de son image, – qui est semblable au premier (cf. Mt 22,34). Le premier correspond à ce qui est le but de la contemplation spirituelle, et le second à ce qui est le but [à la fois] de la contemplation et de la praxis. Parce que la nature divine est simple, non composée, invisible et par nature non sujette à aucun besoin, la pensée, pour son entretien continu avec Dieu, n'a besoin, par nature, ni de la praxis corporelle, ni d'une quelconque activité [physique], ni de la lourdeur des réflexions. En effet, sa propre action est simple, elle opère dans la partie de l'intellect qui est une, selon la simplicité de la Cause que nous adorons, au-dessus de ce que perçoivent nos sens corporels. Le second commandement, qui est l'amour de l'homme, a un rapport avec la dualité de la nature humaine; en conséquence, sa pratique comporte deux aspects. Je veux dire ceci : l'amour du prochain que nous éprouvons intérieurement et invisiblement [pour accomplir le précepte], nous voulons également le pratiquer au moyen de notre corps, de manière manifeste; et à tout acte visible [de miséricorde] doit correspondre un acte intérieur et secret.

17. De même que l'homme est constitué de deux éléments, je veux dire une âme et un corps, de même tout ce qui le concerne engage l'un et l'autre, conformément à la dualité de sa constitution. Ainsi, parce que la praxis précède toujours la théôria, il est impossible à l'homme de s'élever dans les hauteurs de la contemplation s'il n'a pas d'abord accompli par son labeur corporel ce qui est plus humble. Ainsi donc, personne n'osera dire qu'il a acquis intérieurement l'amour du prochain, s'il a omis de le pratiquer corporellement, selon ses forces, en tel temps et en tel lieu déterminés. C'est seulement si cela a été accompli qu'on peut croire que l'on possède [intérieurement] l'amour du prochain qui est contenu dans la contemplation. C'est lorsque nous avons pratiqué l'amour effectif du prochain d'une

façon authentique, autant qu'il est possible, qu'est donné à notre âme le pouvoir de tendre vers cette grande forme de cet amour [du prochain] qui est contenue dans la haute et divine contemplation et qui consiste en de simples et incomparables mouvements de l'âme. Cependant, là où il n'est pas possible à l'homme de pratiquer l'amour du prochain d'une façon visible et corporelle, il est suffisant aux yeux de Dieu que nous possédions intérieurement cet amour, surtout si nous sommes capables de pratiquer constamment le premier commandement, qui contient tout et l'emporte sur tout [le reste].

18. Toutefois, si nous ne parvenons pas à accomplir parfaitement ce commandement qui renferme tout, suppléons à cette déficience par celui qui vient après lui, et qui consiste en la pratique effective [de la miséricorde]. Accomplissons-le en peinant corporellement, selon les circonstances, pour le soulagement de nos frères. Veillons à ce que notre liberté ne devienne pas un prétexte pour nous soumettre à la chair, quand nous peinons en vain au nom de l'anachorèse. Il est évident en effet que celui qui s'abstient de toute relation avec les hommes, dont la pensée est complètement immergée en Dieu, qui est mort à tous les hommes parce qu'il s'en est séparé, n'est pas tenu d'assister et de servir les hommes. En revanche, si un homme s'est donné pour règle de vivre dans la quiétude durant sept semaines, ou pendant une semaine, et, après avoir observé sa règle, va à la rencontre des hommes, se mêle à eux et se console avec eux, mais néglige ses frères qui sont dans la tribulation sous prétexte qu'il est lié par sa règle hebdomadaire, un tel homme est dur et sans miséricorde. Il est clair que c'est à cause de son manque de compassion, de sa suffisance et de ses pensées mensongères qu'il ne condescend pas à entrer en communion avec ses frères.

19. Celui qui méprise le faible ne verra pas la lumière, et celui qui détourne son visage du malheureux aura son jour couvert de ténèbres. Quant à l'homme qui méprise la voix de celui qui est dans la peine, les fils de sa maison iront à tâtons, devenus aveugles.

20. Ne critiquons pas, dans notre ignorance, cette grande chose qu'est la quiétude. Pour tout genre de vie en effet, il y a un temps, un lieu, des caractéristiques propres, et c'est Dieu qui sait si toute l'activité qu'il comporte lui est agréable. Mais si l'on ne tient pas compte de tout cela, vaine est l'activité de tous ceux qui se soucient d'atteindre le degré de la perfection.

21. Celui qui, lorsqu'il est malade, attend d'être consolé et visité par les autres devra se faire humble lui-même et partager la peine de son prochain quand celui-ci sera dans l'épreuve, afin que son activité s'accomplisse avec joie au sein de sa quiétude, loin de toute suffisance et de toute illusion venant des démons.

22. Un saint qui possédait la connaissance a dit que rien ne peut délivrer le moine du démon de l'orgueil et contribuer à maintenir en lui la chasteté quand l'enflamme la passion de la luxure, comme de visiter les malades étendus sur leur couche, et ceux que consume la tribulation de la chair.

23. Grande est la pratique angélique de la quiétude, quand elle est mêlée de discernement, comme le requiert l'humilité. Car là où nous manquons de connaissance, nous sommes volés et pillés [par les démons]. Mais je ne dis pas cela, frères, pour que nous négligions et méprisions la pratique de la quiétude. Car nous essayons à tout propos de vous persuader [de son excellence], et ce n'est pas maintenant que nous allons affirmer le contraire de ce que nous avons dit. Que personne ne prenne et n'isole une parole de mes discours, ne délaisse le reste et, sottement, ne tienne compte que de cette parole.

24. Je me souviens d'avoir dit en beaucoup d'endroits, à titre d'encouragement, que s'il arrive à un moine d'être réduit à une totale impuissance dans sa cellule, du fait de la faiblesse humaine qui l'accable, ce n'est pas pour cela qu'il doit se résoudre à la quitter à jamais, ni penser que ce qu'il fera hors de sa cellule sera meilleur que ce qu'il fait à l'intérieur. J'ai dit : «la quitter à jamais»; en effet, si une nécessité temporaire se présentait et obligeait le moine à sortir pendant quelques semaines pour procurer du repos et un secours indispensable à son prochain, il ne doit pas

considérer cela comme de la paresse et une fuite de l'effort. Cependant, si quelqu'un pense en lui-même qu'en ce qui concerne sa persévérance à se tenir devant Dieu et son éloignement de toutes les choses visibles, il est parfait et d'un niveau plus élevé que tout ce que je viens de dire, il est logique qu'il refuse de sortir.

25. Tu as encore écrit dans ta lettre que le moine qui veut aimer Dieu plus que tout, doit se soucier de la pureté de son âme. Tu as bien dit, si tu es capable de cette attention. Mais comme tu as dit aussi que l'âme n'a aucune confiance filiale dans la prière tant qu'elle n'a pas vaincu les passions, il me semble, bien que je sois ignorant, que ces deux choses sont contradictoires. Car si elle n'a pas vaincu les passions, comment peut-elle se soucier de pureté ? Et si la pureté n'a pas été procurée par [l'observance de] la règle de la justice spirituelle, comment peux-tu chercher ce qui est plus haut qu'elle, alors que l'âme n'a pas vaincu ses passions ? On ne sait pas qu'un homme aime, parce qu'il désire. Mais on comprend qu'il désire, parce qu'il aime. L'amour, selon la nature, précède le désir. Si on n'aime pas, on ne désire pas. Les passions sont des portes fermées devant la pureté. Si on n'ouvre pas la porte fermée, on n'entrera pas dans le lieu chaste et pur du cœur.

26. Mais quand tu as dit que l'âme n'a pas de confiance filiale à l'heure de la prière, tu as dit vrai. Car la confiance filiale se trouve non seulement au-dessus des passions, mais au-dessus de la pureté. Tel est l'ordre que nous a transmis la tradition, et c'est ce que je dis ici : c'est en se faisant violence pour pratiquer la patience que l'on combat les passions, pour parvenir à la pureté. Si donc les passions sont vaincues, l'âme acquiert la pureté, et la vraie pureté permet à l'intellect d'obtenir la confiance filiale à l'heure de la prière. Si nous demandons dans la prière ce que nous appelons la pureté de l'âme, sommes-nous donc blâmables ? Ou est-ce un signe d'orgueil et de présomption que de demander à Dieu ce que l'Écriture sainte et nos pères nous prescrivent et ce que le moi ne lui-même poursuivait en partant vers l'anachorèse ? Pour ma part, père saint, je pense que, de même qu'un fils ne doute pas de son père et ne lui demande rien en disant : «Enseigne-moi tel art», ou : «Donne-moi telle chose», ainsi convient-il que le moine n'adresse à Dieu aucune demande précise en lui disant : «Donne-moi ceci, et encore cela.» Car il sait que la Providence de Dieu veille plus encore sur nous que celle d'un père sur son fils.

27. C'est pourquoi nous devons nous humilier nous-mêmes, nous affliger pour les causes des fautes que nous avons commises involontairement, en pensée ou en acte, dire d'un cœur brisé la prière du Publicain : «Ô Dieu, sois propice au pécheur que je suis» (Lc 18,13), et travailler secrètement et visiblement à ce que nous a enseigné le Seigneur quand il a dit : «Quand vous aurez fait ce qui vous a été ordonné, dites : nous sommes des serviteurs inutiles, nous n'avons fait que ce que nous devions faire» (Lc 17,10). Ainsi ta conscience te rendra témoignage que tu es inutile et que tu as besoin de miséricorde. Tu sais bien toi-même que ce ne sont pas les œuvres qui ouvrent la porte fermée du cœur, mais que c'est le cœur lui-même qui s'ouvre, lorsqu'il est brisé et humilié (cf. Ps 50,19), et que tu vaincs les passions par l'humilité, et non par le mépris. Celui qui est malade commence par se faire humble, puis il se soucie de sa santé, s'efforce de guérir de ce dont il souffre, et c'est alors qu'il cherche à devenir roi, car la pureté et la santé sont le royaume de l'âme. Mais qu'est-ce que le royaume de l'âme ? De même que le fils malade [d'un roi] ne dit pas à son père : «Fais-moi roi», mais s'occupe d'abord de sa maladie, et c'est lorsqu'il a complètement recouvré la santé que le royaume de son père lui appartient, ainsi le pécheur qui se repent et qui a recouvré la santé de son âme entre auprès de son Père dans la région de la nature purifiée, et règne dans la gloire de son Père.

28. Rappelons-nous ici le saint apôtre Paul confessant ses fautes et mettant son âme au plus bas, à la dernière place, quand il dit : «Jésus Christ est venu dans le monde pour sauver les pécheurs, dont je suis le premier. Mais il a eu pitié de moi, pour montrer d'abord en moi toute sa patience (I Tim 1,16). Car au début j'étais persécuteur, insulteur, blasphémateur, mais il a eu pitié de moi, car dans mon incrédulité je ne savais pas ce que je faisais.» Mais à quel moment a-t-il dit ces choses ? Après les grands combats, après [avoir accompli] des œuvres puissantes,

après la prédication de l'Évangile du Christ dans le monde entier, après les morts continuelles et les tribulations de toutes sortes qu'il avait souffertes de la part des Juifs et des païens. Mais il se voyait encore tel qu'il était au commencement. Non seulement il pensait qu'il n'était pas encore parvenu à la pureté, mais il estimait qu'il ne devait pas être appelé disciple. Il disait en effet : «Je ne suis pas digne d'être appelé apôtre, car j'ai persécuté l'Église du Christ» (I Cor 15,9). Quand plus que tous les autres hommes il eut remporté la victoire sur les passions, il disait encore : «Je châtie mon corps et le réduis en servitude, de peur qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois moi-même réprouvé» (I Cor 9,27).

29. Mais si tu dis que par ailleurs il parle lui-même de ses grandes oeuvres, il te répondra lui-même de façon convaincante. Il dit en effet qu'il n'a rien fait volontairement, rien par lui-même, mais par [la grâce de] la prédication. Quand il rapportait ces choses pour l'utilité des fidèles, il écartait de lui-même de telles pensées, pour ne pas se glorifier. Il le proclame et dit : «C'est vous qui m'y contraignez», et encore : «Je ne parle pas selon le Seigneur, mais comme un insensé, en me glorifiant ainsi» (II Cor 11,17). Telle est la règle que dans sa justice et sa droiture nous a établie saint Paul.

30. Gardons-la donc, suivons-la avec zèle, et ne demandons pas à Dieu des choses élevées si lui-même ne les accorde pas ni ne les donne. Car Dieu connaît les vases d'élection qu'il prend à son service. Même après avoir reçu ces choses, le bienheureux Paul n'a pas demandé le royaume de l'âme, mais il a dit : «Je souhaiterais être séparé du Christ, etc.» (Rom 9,3). Comment donc oserions-nous nous-mêmes, avant le temps connu de lui, demander le royaume de l'âme, alors que nous n'avons pas encore gardé les commandements, ni vaincu les passions, ni payé notre dette ? Je t'en prie donc, père saint, qu'une telle chose ne te vienne pas à l'esprit, mais plus que toute autre chose acquiers la patience à l'égard de tout ce qui t'arrive. Avec une profonde humilité et un cœur brisé, demandons, du fond de notre être et dans nos pensées, le pardon de nos péchés et l'humilité de l'âme.

31. Un saint l'a écrit : «La prière de celui qui ne se considère pas comme pécheur n'est pas bien accueillie auprès du Seigneur.» Si certains pères, comme tu l'as dit, ont écrit sur ce qu'est la pureté de l'âme, ce qu'est la santé, ce qu'est l'impassibilité, ce qu'est la contemplation, ils ne l'ont pas fait pour que nous recherchions et attendions ces choses avant le temps. Car il est écrit que l'avènement du royaume de Dieu ne se fait pas remarquer (cf. Lc 17,20). Ceux qui ont cherché le royaume de cette façon ont fini dans l'orgueil et la chute. Mais nous, nous devons établir le lieu du cœur sur les œuvres du repentir et les conduites qui plaisent à Dieu. Les grâces du Seigneur viennent d'elles-mêmes, si le lieu du cœur est pur et sans souillures. Mais que nous recherchions ces choses, – je veux dire les hauteurs divines, – pour que cela se remarque, c'est là ce que l'Église de Dieu réproouve. Ceux qui ont agi ainsi n'ont jamais récolté que l'orgueil et la chute. Ce n'est pas là un signe que l'on aime Dieu, mais une maladie de l'âme. Comment chercherions-nous les hauteurs de Dieu, là où le divin Paul se glorifie dans les tribulations, et considère que les hauteurs de Dieu sont la communion aux souffrances du Christ ?

32. Tu écris en outre dans ta lettre que ton âme a aimé aimer Dieu, mais que tu n'es pas encore parvenu à aimer, bien que tu aies un grand désir d'aimer, et que tu aspiras à l'anachorèse au désert. Tu as montré en cela que la pureté du cœur s'est levée en toi et que tu entretiens le souvenir de Dieu comme un feu qui réchauffe ton cœur. Si ces choses sont vraies, elles sont grandes, mais il ne convenait pas que tu les écrives, car elles n'ont pas de sens. Si tu voulais en parler sous forme de question, il fallait poser autrement cette question. En effet, celui qui dit que son âme n'a pas encore de confiance filiale dans la prière, parce qu'il n'a pas vaincu les passions, comment ose-t-il dire que son âme a aimé aimer Dieu ? Il n'est pas possible que se lève dans l'âme l'amour divin, derrière lequel tu cours en rêvant d'anachorèse, si l'âme n'a pas vaincu les passions. Tu dis que ton âme n'a pas vaincu les passions, et qu'elle a aimé aimer Dieu, ce qui n'a pas de sens. Car si quelqu'un dit qu'il n'a pas vaincu les passions et qu'il aime aimer Dieu, je ne sais pas ce qu'il dit.

33. Mais tu réponds : je n'ai pas dit : «J'aime», mais «J'aime aimer». Même cela est déplacé, si l'âme n'est pas en état de pureté. Si tu as l'intention de ne prononcer qu'une parole dépouillée [d'expérience], tu n'es pas le seul à le faire. Chacun dit qu'il veut aimer Dieu. Et non seulement les chrétiens, mais tout le monde tient ce langage. Mais quand on tient ce genre de discours, seule la langue remue, et l'âme ne sent pas ce qu'elle dit. Beaucoup de malades ignorent qu'ils le sont. La malice est une maladie de l'âme, et l'erreur est la perte de la vérité; la plupart des hommes qui en sont malades proclament qu'ils sont en bonne santé, et beaucoup les en félicitent. Mais si l'âme ne s'est pas guérie de la malice et ne maintient pas en elle la santé naturelle dans laquelle elle a été créée, afin de naître de la santé de l'Esprit, il n'est pas possible à l'homme de désirer les choses de l'Esprit qui sont au-dessus de la nature. Car tant que l'âme est atteinte de la maladie des passions, elle ne sent pas ce qui est spirituel, elle ne sait pas non plus le désirer, elle ne fait que désirer à partir de ce qu'ont entendu ses oreilles ou de ce qu'elle a lu quelque part.

34. C'est donc à bon droit que j'ai dit plus haut que ceux qui désirent la perfection doivent garder tous les commandements, car l'action secrète des commandements guérit la puissance de l'âme. Cette action ne s'est pas opérée simplement et d'une manière quelconque. Il est écrit : «Sans effusion de sang, il n'y a pas de rémission» (Héb 9,22). C'est en premier lieu dans l'incarnation du Christ que notre nature a été renouvelée; elle a participé à sa passion et à sa mort; après le renouvellement par l'effusion du sang, elle a été renouvelée et sanctifiée, et elle est devenue capable de recevoir les commandements nouveaux et parfaits. Car s'ils lui avaient été donnés avant l'effusion du sang, avant qu'ait été renouvelée et sanctifiée notre nature, ces commandements nouveaux, comme les anciens, auraient interdit de faire le mal, mais ils n'auraient pu extirper parfaitement la malice. Mais maintenant, il n'en va plus ainsi. L'opération secrète qui suit l'effusion de sang, et les commandements nouveaux et spirituels que l'âme garde en ayant devant les yeux la crainte de Dieu, la renouvellent, la sanctifient et soignent secrètement tous ses membres. Il est manifeste que chacun des commandements guérit calmement dans l'âme toute passion. Celui qui guérit et celui qui est guéri sentent cette énergie, à la ressemblance de l'hémorroïsse (cf. Lc 8,43-46).

35. Tu sais, mon bien aimé, que si la partie passionnée de l'âme n'est pas guérie, renouvelée, secrètement sanctifiée, si elle ne s'attache pas à une conduite spirituelle, l'âme ne pourra pas recouvrer la santé ni se délivrer de l'affliction [que lui causent] les choses qu'elle rencontre dans la création. Telle est cette guérison; elle vient de la grâce, comme ce fut le cas pour les bienheureux apôtres qui par la foi devinrent parfaits dans l'amour du Christ. Mais il arrive aussi parfois que l'âme reçoive la santé par l'observance de la Loi (cf. I Tim 1,8). En effet, que celui qui a vaincu les passions par la pratique des commandements et par les œuvres les plus dures de la vraie manière de vivre, sache qu'il a acquis la santé de l'âme par l'observance de la Loi, qu'il a été sevré de la corporéité de ce monde, qu'il a retranché les habitudes [venant] de ses prédispositions, qu'il est né de nouveau comme au commencement aux choses spirituelles, qu'il s'est retrouvé par la grâce dans le lieu de l'Esprit, dans les pensées de l'homme intérieur, et qu'un monde nouveau, non composé, l'a reçu.

36. Mais lorsque l'intellect a été renouvelé, quand le cœur a été sanctifié, toutes les pensées qui se lèvent en lui y apparaissent selon la nature de ce monde nouveau dans lequel il est entré. Tout d'abord se lève en lui l'amour des réalités divines, et il désire la communion avec les anges et les révélations des mystères de la connaissance spirituelle; l'intellect ressent la connaissance spirituelle des créatures, et en lui se lève la contemplation des mystères de la sainte Trinité et des mystères de l'admirable économie conçue par Dieu en notre faveur. C'est alors qu'il est entièrement uni à la connaissance de l'espérance du siècle à venir.

37. Comprends-moi bien, à la lumière de ce que je viens de t'écrire. Si ton âme, lorsqu'elle était enfermée dans la région des passions, avait pu aimer Dieu en vérité, elle n'aurait pas eu grand besoin d'interroger pour apprendre les mystères du monde spirituel. Mais il est évident que l'enseignement et la connaissance ne servent

à rien au milieu des passions, et ne sont pas capables d'ouvrir la porte fermée de la pureté, qui se dresse devant eux. En revanche, si les passions sont enlevées de l'âme, l'intellect est illuminé, il se tient dans le lieu pur de la nature, et il n'a pas besoin d'interroger, car il contemple en pleine lumière les biens qui se trouvent en ce lieu.

38. En effet, ce n'est pas au moyen d'un enseignement et en posant des questions que nos sens extérieurs connaissent les choses et les faits qui les concernent; c'est naturellement et sans avoir besoin d'interroger que chacun de nos sens éprouve ce qu'il lui est donné de percevoir, car aucun enseignement ne vient s'interposer entre le sens et le sensible. Un aveugle, quoi qu'on lui dise sur la lumière du soleil et de la lune, sur le chœur des astres et l'éclat des pierres précieuses, ne les connaît, n'en juge et ne conçoit leur beauté qu'à travers des mots; sa connaissance et son discernement sont privés du plaisir que procure leur vue. Je pense qu'il en va de même de la contemplation spirituelle. L'intellect qui voit les mystères cachés de l'Esprit, si toutefois il a gardé en lui la santé de sa nature, contemple parfaitement la gloire du Christ, n'interroge pas et n'apprend pas, mais a ses délices dans le plaisir des mystères du monde nouveau plus haut que la volonté libre. Car il reçoit la chaleur de la foi et de l'espérance qui est dans le Christ, comme l'a écrit le bienheureux Paul : «Ce que nous voyons, pouvons-nous l'espérer encore ? Mais si nous espérons ce que nous ne voyons pas, nous l'attendons avec patience» (Rom 8,25).

39. Nous devons donc attendre, et demeurer en solitude et avec simplicité dans notre homme intérieur, là où il n'y a ni empreinte de pensées, ni vision de corps composés. L'intellect tire ses conceptions de ce qu'il voit. Quand il regarde le monde, autant il y voit de formes en mouvement sur lesquelles il promène son regard, autant il reçoit en lui-même d'empreintes et d'images. Et ces images, en proportion de leur nombre et selon la variété de leurs changements, suscitent en lui des pensées. Et quand les pensées naissent, elles marquent l'intellect de leur sceau. Mais si l'intellect tourne son regard vers l'homme intérieur, où rien ne peut susciter des changements de formes ni diviser des choses composées pour transformer leurs figures, mais où il n'y a en tout et pour tout que le Christ, il est manifeste que l'intellect reçoit la contemplation simple, hors de laquelle rien ne peut embaumer le sens intérieur de l'âme ni faire qu'elle obtienne la confiance filiale à l'heure de la prière. Telle est en effet la nourriture qui convient à la nature de l'âme. Quand l'intellect se tient ainsi dans le lieu de la connaissance de la vérité, il ne ressent pas le besoin de poser des questions.

40. En effet, de même que l'œil du corps n'a pas à poser de questions pour voir ensuite le soleil, de même l'œil de l'âme n'a pas à enquêter avant de contempler la connaissance spirituelle. Ainsi, la contemplation mystique que tu désires, père saint, se révèle à l'intellect quand l'âme a recouvré la santé. Mais l'âme qui veut apprendre de tels mystères en enquêtant et en interrogeant est atteinte de folie. Ce n'est pas pour l'avoir appris, ou l'avoir su d'une manière matérielle, que le bienheureux Paul, comme il l'a dit, a vu et entendu des mystères et des paroles ineffables qu'il n'est pas permis à un homme de redire (cf. II Cor 12,4). Mais il avait été ravi dans le lieu spirituel, et il avait vu la révélation des mystères.

41. Et toi, père saint, si tu aimes la pureté, retranche tout amour des choses de ce monde, et pénètre dans la vigne de ton cœur pour la travailler. Déracine de ton âme les passions, et lutte pour ne plus voir de mal dans aucun homme. La pureté voit Dieu, et ce qui la fait se lever et fleurir dans l'âme, ce n'est pas de la rechercher, mais c'est de ne plus voir de mal en aucun homme. Si tu veux que ton cœur devienne le lieu des mystères du monde à venir, commence par accumuler les œuvres corporelles, c'est-à-dire le jeûne, les veilles, la prière, l'ascèse, la patience, et anéantis les pensées mauvaises par toutes les choses semblables; attache ton intellect à la lecture et à la méditation des divines Ecritures. Déracine de ton cœur, par la prière incessante, toute image et toute ressemblance provenant de la pensée de tes anciennes actions mauvaises.

42. Habitue ton intellect à la méditation constante des mystères de l'économie de notre Seigneur, et éloigne de lui la pensée de rechercher la connaissance et la

contemplation, car de telles choses dépassent la parole, et elles suivent la pratique des commandements et des œuvres de la pureté. Demande instamment au Seigneur dans ta prière une tristesse brûlante et universelle, semblable à celle qu'il versa dans le cœur des apôtres, des martyrs et des saints pères, de sorte qu'elle coule goutte à goutte dans ton cœur, et qu'il te soit accordé que ta pensée se comporte de telle manière que son commencement, son milieu et sa fin soient, à cause de l'union avec le Christ, le retranchement et la fuite de tous les hommes. Si tu désires véritablement la contemplation des mystères, exerce-toi à la pratique des commandements, et non à l'investigation et à l'étude. La contemplation spirituelle agit d'elle-même en nous dans le lieu de la pureté; cherche d'abord à apprendre comment entrer dans le lieu des mystères de l'Esprit, et mets-toi alors au travail.

43. Le premier des mystères est la pureté, qui est produite par l'action des commandements. La contemplation est l'opération spirituelle de l'intellect qui est plongé dans l'admiration en considérant ce qui a été et ce qui sera. La contemplation est la vision de l'intellect qui s'émerveille devant l'économie dont Dieu a usé de génération en génération, et qui comprend la gloire de ses créatures et leur difficulté à entrer dans le monde nouveau. Car c'est là que le cœur se brise, que l'homme se renouvelle, qu'à l'image des petits enfants en Christ il se nourrit du lait des commandements nouveaux et spirituels, devient sans malice, s'accoutume aux mystères de l'Esprit et aux révélations de la connaissance, et que, ravi de connaissance en connaissance, de contemplation en contemplation, de compréhension en compréhension, il s'instruit et se fortifie mystiquement, jusqu'à ce qu'il soit élevé dans l'amour, qu'il soit uni à l'espérance, que demeure en lui la joie, qu'il soit exalté en Dieu et qu'il soit couronné par la gloire naturelle de la création au sein de laquelle il a été lui-même créé.

44. A travers ces pâturages spirituels, l'intellect s'élève dans les révélations de la connaissance; il tombe, il se relève, il vainc, il est vaincu, il est grillé dans la fournaise de la cellule, mais ainsi il se purifie, il reçoit la miséricorde, il lui est donné de réellement contempler la sainte Trinité, ce dont tu as le désir. Il y a trois contemplations des natures dans lesquelles l'intellect s'élève, agit et se dépouille : deux sont celles des natures créées douées ou privées de raison – les natures spirituelles et les natures corporelles –, et la troisième est celle de la sainte Trinité. La contemplation a d'abord pour objet toute créature rencontrée; c'est par la création que l'intellect accède à la révélation de la connaissance; en ceux en effet qui ne sont pas tombés sous la domination des sens, [la vue des créatures] devient contemplation spirituelle. L'intellect peut aussi se prendre lui-même comme objet de sa contemplation; c'est ainsi que les philosophes du dehors ont laissé leur pensée s'égarer dans la vision imaginaire d'êtres créés.

45. La contemplation des fils du mystère de la foi est donc étroitement liée à la foi, et elle trouve sa pâture dans la prairie des Écritures. Elle rassemble l'intellect loin de toute distraction extérieure, elle l'unit au Christ par des liens étroits, comme le furent l'intellect de Basile et celui de Grégoire, elle goûte aux paroles mystiques contenues dans les Écritures. Il existe des paroles que notre connaissance ne parvient pas à comprendre et que nous acceptons par la foi; mais nous en recevons la connaissance par la contemplation, qui est en nous un fruit de la purification. Les mystères de l'Esprit sont au-delà de la connaissance, et ni les sens corporels, ni la partie raisonnante de l'intellect ne peuvent les pénétrer. Dieu nous a donné la foi, par laquelle nous savons seulement qu'ils sont. Et de cette foi naît en nous l'espérance en ces mystères. Par la foi, nous confessons que Dieu est le Seigneur, le Maître, le Créateur et l'Artisan de toutes choses. Et par la connaissance, nous discernons qu'il nous faut observer ses commandements et comprendre que la crainte inspirait la garde des commandements de l'Ancien Testament, comme il l'a dit lui-même (cf. Rom 8,15), et que l'amour inspire la garde des commandements vivifiants du Christ, comme il l'a dit lui-même également : «J'ai gardé les commandements de mon Père et je demeure dans son amour» (Jn 15,10).

46. Il est donc manifeste que le Fils ne garde pas les commandements de son Père par crainte, mais par amour. C'est pourquoi il nous exhorte à garder nous aussi les commandements par amour, en disant : «Si vous m'aimez, vous garderez mes commandements; je demanderai à mon Père, et il vous en verra un autre Consolateur» (Jn 14,16). Il appelle avènement du Consolateur les charismes de la révélation des mystères de l'Esprit, cette perfection de la connaissance spirituelle que reçurent les apôtres en recevant l'Esprit lui-même. Le Seigneur a annoncé le Consolateur, il a promis qu'il le leur donnerait, et il l'a demandé à son Père, pour qu'il demeure avec eux dans les siècles, moyennant l'accomplissement des commandements et la purification. Tu le vois, par la garde des commandements, l'intellect obtient la grâce de la contemplation mystique et de la révélation de la connaissance spirituelle. Les choses ne sont donc pas comme le supposait ta sagesse, qui prétendait que l'activité que nécessite la garde des commandements fait obstacle à la contemplation des mystères divins qui s'accomplissent dans la quiétude.

47. Je t'en prie donc, si tu as senti dans ton âme que tu as atteint la région de la charité, garde les commandements nouveaux, par amour pour Celui qui les a donnés, et non par crainte, comme l'a dit le bienheureux Paul, quand il était brûlé par l'amour divin : «Qui me séparera de l'amour du Christ ? La tribulation ? la prison ? la persécution ? et la suite» (Rom 8,35). Et il ajoute : «J'en ai l'assurance, ni la mort, ni la vie, ni le présent, ni l'avenir ne peuvent me séparer de l'amour de Dieu manifesté dans le Christ Jésus notre Seigneur» (ibid., 38-39). Et pour que tu n'aies pas penser qu'il désire une grande récompense, ou l'honneur, ou des charismes spirituels extraordinaires, comme les désire ta sainteté, il dit : «Je voudrais être anathème, séparé du Christ, pour que ceux qui l'ont quitté reviennent à Lui» (Rom 9,3). Enfin pour que tu saches qu'il ne recherche pas la contemplation mystique et anachorétique, comme le fait ta paternité, mais qu'il désire simplement celle qui a été souvent accordée à certains par la grâce, écoute ce qu'il dit ailleurs : «Quand je parlerais les langues des anges et des hommes, si je n'ai pas l'amour, je ne suis qu'un airain qui résonne ou une cymbale qui retentit. Quand j'aurais le don de prophétie et verrais tous les mystères et toute la connaissance, quand j'aurais la foi jusqu'à soulever des montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien» (I Cor 13,1-2). En effet, la porte qui, selon la loi, mène à ces choses est la charité. Si nous acquérons la charité, elle nous mènera à de tels biens. Mais si ces biens nous étaient donnés par grâce sans que nous ayons la charité, jamais ils ne seraient vraiment nôtres. Car l'acquisition et la garde de la plus haute sainteté et d'une manière de vivre divine, c'est la charité. Dès qu'un moine acquiert la charité, son cœur acquiert la paix, qui est la demeure de Dieu, et devant lui s'ouvre la porte de la grâce, par laquelle il entrera et sortira, comme notre Seigneur l'a dit : «Je suis la porte de la vie. L'homme qui entrera par moi vivra, et il trouvera des pâturages pour nourrir sa vie spirituelle» (Jn, 10,9). Là, ni la malice ni l'erreur ne lui feront obstacle, mais la divine charité le fera entrer et sortir, comme un libre [disciple] du Christ, par tous les degrés des révélations de la connaissance et des contemplations mystiques.

48. Afin de connaître la vérité sur tout cela – à savoir que la vie spirituelle de l'intellect est véritablement une divine contemplation –, écoute le grand Paul. Il proclame en effet ceci : «Je ne me satisfais pas de la contemplation sans la charité. Si je n'accède pas à la contemplation en passant, comme il est normal, par les afflictions [par lesquelles on acquiert] la charité, je n'en ai aucun désir [d'une telle contemplation]. Et même si elle m'était accordée par pure grâce, si je n'ai pas acquis la charité, je n'en voudrais pas, car je n'y serais pas entré par la porte naturelle, qui est la charité. Il faut donc d'abord que j'acquière la charité, qui est elle-même la contemplation première de la sainte Trinité, et ensuite, sans que j'aie à recevoir d'autres dons, j'accéderai d'une façon naturelle à la contemplation des réalités spirituelles.» Considère la sagesse du bienheureux Paul. Vois comment il a laissé de côté tous les charismes accordés par la grâce et a demandé le fondement même des choses, auquel il appartient de recevoir les charismes et de les garder, comme quelqu'un l'a dit. Le charisme de la contemplation des créatures a été aussi donné à

Moïse, et beaucoup d'autres l'ont reçu également. Cependant, ils ne l'ont pas reçu comme [un charisme] possédé d'une manière stable, mais comme une révélation [transitoire]. Mais moi, qui ai été baptisé dans l'Esprit saint et qui ai été comblé de grâces, je veux recevoir dans mon intérieur la sensation du Christ demeurant en moi. Car le Christ a accompli le renouvellement de notre nature dans sa propre personne. Nous l'avons revêtu par l'eau et par l'Esprit, il nous a unis à lui dans un mystère ineffable, et il a fait de nous les membres de son Corps. Cependant, c'est ici-bas en gage, et dans le monde nouveau en plénitude, qu'il communique la vie à ses membres. Pourquoi donc veux-tu et cherches-tu [à obtenir] la contemplation avant la charité, alors que le divin Paul considère la contemplation comme réprouvée sans la charité ?

49. En effet ce que tu as dit, à savoir que la garde des commandements fait obstacle à la contemplation, montre que tu blâmes l'amour du prochain et lui préfères la contemplation, et que tu désires obtenir celle-ci là où on ne peut pas l'avoir. Car de nous-mêmes nous ne pouvons pas voir la contemplation, ô très sage, mais c'est la contemplation qui se montre elle-même à nous dans son propre lieu. De même que tout au long de notre croissance physique, jour après jour notre âme acquiert les diverses connaissances, explore avec ses sens les choses de ce monde et s'y exerce progressivement, ainsi dans les choses de l'Esprit on reçoit la contemplation spirituelle et la sensation divine et on s'y exerce, à mesure que l'intellect progresse dans la vie spirituelle et va de l'avant. Si on atteint la région de la charité, on contemple en leur lieu les réalités spirituelles. Mais ces réalités se montrent rétives, si quelqu'un veut leur faire violence pour se les approprier. Si un tel homme a l'audace de les imaginer, de les contempler et de les concevoir quand ce n'est pas le temps, sa vue se trouble aussitôt et il ne voit que des figures fantastiques et imaginaires à la place des vraies contemplations.

50. Si maintenant tu soumets ces choses au discernement de ton intellect, cesse de rechercher la contemplation quand ce n'est pas le temps. Mais si tu crois posséder actuellement la contemplation, ce n'est là qu'une ombre de l'imagination, et cette contemplation n'est pas la contemplation. En effet, toute expérience de l'intellect a ses contrefaçons et ses imitations, fruits de l'imagination, mais l'intellect peut aussi être le lieu d'une contemplation véritable. En effet, les natures composées sont sujettes à l'imagination, mais elles peuvent aussi avoir la contemplation véritable. Si la contemplation est vraie, la lumière est là, et l'on est près de la vérité en contemplant ce que l'on voit. Mais quand c'est le contraire, l'œil voit une ombre au lieu de la vérité. [Il arrive que] l'intellect voie de l'eau là où il n'y a pas d'eau, qu'il voie des maisons soulevées et suspendues en l'air, alors qu'elles sont sur la terre. Ce qui se manifeste ainsi dans le domaine corporel se manifeste également dans l'ordre spirituel.

51. Si la vision de l'intellect n'est pas purifiée par la pratique des commandements et par les actes que comporte la vie hésychaste, si elle n'acquiert pas d'une façon parfaite la lumière de la charité, si elle ne se développe pas jusqu'à parvenir à l'âge de la nouveauté [de vie] en Christ, si en accédant à une autre connaissance elle ne s'approche pas des natures spirituelles, en se tenant dans l'ordre [monastique] où l'on recherche la vie angélique et spirituelle, on ne peut pas devenir un vrai contemplatif, appliqué à la divine contemplation. L'intellect peut bien susciter lui-même quelque chose qu'il croit ressembler [à la contemplation], cela n'est que de l'imagination, et non la vérité. Quand l'intellect, dans sa [prétendue] contemplation, prend ainsi une chose pour une autre, cela vient de ce qu'il ne s'est pas purifié, car la nature de la vérité demeure toujours immuable, et elle ne se transforme jamais en représentation imaginaire. La cause de ces produits de l'imagination est la maladie de l'intellect, et non sa pureté.

52. C'est ce qui est arrivé aussi aux philosophes du dehors, puisqu'ils ont pris ces produits de l'imagination pour les réalités spirituelles, au sujet desquelles ils n'avaient pas reçu de Dieu le véritable enseignement. Parce qu'ils étaient capables de resserrer et de développer leurs raisonnements et de concevoir leur pensée, ils ont

cru, dans leur suffisance, qu'ils étaient quelque chose, puis ils ont cherché à se connaître, afin de découvrir leur origine et de comprendre le changement de leur propre image. Ils ont discoursu sur ces choses avec une suffisance inconvenante, et ils ont divisé le Dieu unique en nombreux dieux. Ils ont parlé et ils ont écrit en laissant divaguer leurs pensées. Et cette folle imagination [qui inspire] leurs pensées, ils l'ont appelée contemplation des natures.

53. La vraie contemplation des êtres créés, qu'ils soient perceptibles ou non par les sens, et la contemplation de la sainte Trinité elle-même, sont une conséquence de la révélation du Christ. C'est Lui qui les a communiquées et manifestées aux hommes, d'abord lorsqu'il a renouvelé la nature humaine en sa propre personne, puis lorsqu'il nous a tracé en Lui-même un chemin pour que par ses commandements vivifiants nous puissions parvenir à la vérité. Notre nature est ainsi devenue capable de la vraie contemplation, et non d'une contemplation imaginaire, à condition que, d'abord, par le support des souffrances, par le labeur et la tribulation, l'homme se dépouille du vieil homme, c'est-à-dire des passions, comme l'enfant, lors d'une naissance normale, se dépouille de l'enveloppe du sein maternel. C'est alors que l'intellect peut naître spirituellement, apparaître dans le monde de l'Esprit, et recevoir la contemplation propre à sa patrie.

54. Ainsi donc, présentement, la contemplation des créatures, si douce soit-elle, n'est jamais que l'ombre de la connaissance, et sa douceur ne diffère pas de celle des images contemplées en rêve. La contemplation qui appartient au monde nouveau, qui est produite par l'Esprit de révélation et qui fait les délices spirituelles de l'intellect, est une opération de la grâce, et non une ombre de la connaissance. Cette douceur-là n'est pas différente de celle dont l'Apôtre a écrit que «ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme, c'est ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment» (I Cor 2,9). C'est là ce que Dieu a révélé aux saints par son Esprit, «car l'Esprit lui-même sonde tout, mêmes les profondeurs de Dieu» (ibid., 10). Et cette contemplation devient la nourriture de l'intellect, jusqu'à ce que celui-ci puisse recevoir une contemplation plus élevée que la première. La contemplation succède ainsi à la contemplation, jusqu'à ce que l'intellect parvienne dans la région de la parfaite charité. Car la charité est le lieu des réalités spirituelles, et elle fait sa demeure dans la pureté de l'âme. Quand l'intellect se tient dans la région de la charité, la grâce agit, et l'intellect demande instamment la contemplation spirituelle. Et il devient le contemplateur des réalités cachées.

55. Je l'ai dit en effet, le charisme des révélations qui permet à l'intellect d'accéder à la contemplation a deux origines possibles. Il est parfois donné par la grâce et vient de la ferveur de la foi; mais il vient aussi de la pratique des commandements et de la pureté. Il est parfois donné par la grâce, comme ce fut pour les bienheureux apôtres, lesquels n'eurent pas leur intellect purifié par la pratique des commandements et ne reçurent pas de cette façon la révélation de la contemplation, mais ils l'obtinrent par la ferveur de la foi, car ils crurent dans le Christ en toute simplicité et ils le suivirent sans hésiter et d'un cœur ardent. Quand il eut accompli son économie digne d'adoration, il leur envoya l'Esprit consolateur, il purifia et rendit parfait leur intellect, et, par son opération, il détruisit en eux le vieil homme des passions et vivifia dans leur intérieur l'homme nouveau de l'Esprit; et il leur fut donné de sentir ces deux choses.

56. C'est ainsi que le bienheureux Paul fut renouvelé mystiquement et obtint la contemplation de la révélation des mystères. Cependant, il ne se confia pas dans cette contemplation. Il reçut gratuitement l'opération de la grâce, mais tout le temps de sa vie il fit route afin de rendre à Dieu autant qu'il lui était possible la grâce qu'il avait reçue quand le Seigneur lui avait parlé sur le chemin comme à un familier, et l'avait envoyé à Damas. Il n'est pas écrit que Jésus lui ait alors parlé manifestement, mais, comme il le rapporte lui-même, Ananias lui dit : «Saul, mon frère, notre Seigneur Jésus Christ, que tu as vu sur le chemin, m'a envoyé vers toi pour que tes yeux voient et que tu sois rempli de l'Esprit saint» (Ac 9,17). Quand il eut baptisé Paul, celui-ci fut rempli de l'Esprit saint et il sentit les révélations des mystères cachés, comme cela

s'était produit pour les saints apôtres. C'est là ce que Jésus leur avait dit, lorsqu'il vivait avec eux : «J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez pas les porter maintenant. Mais quand sera venu l'Esprit saint, il vous conduira dans la vérité tout entière et il vous annoncera les choses à venir» (Jn 16,12-13).

57. Il est clair que le bienheureux Paul, quand il reçut l'Esprit saint et fut renouvelé par lui, obtint la révélation des mystères, eut des visions grâce à l'Esprit des révélations, jouit des délices de la contemplation, entendit des paroles ineffables, obtint la contemplation la plus élevée des êtres, se délecta de la contemplation des Puissances célestes et goûta aux délices que procurent les réalités spirituelles. Ce n'est pas – à Dieu ne plaise ! – qu'il se fût ainsi élevé par sa seule volonté, comme le prétendent les hérétiques appelés Euchites, car il est tout à fait impossible à l'intellect d'y parvenir, mais il fut ravi par l'Esprit des révélations, comme il l'écrit lui-même dans l'épître aux Corinthiens pour s'opposer aux insensés qui s'égalaient aux saints apôtres, racontaient les élucubrations de leur imagination et les appelaient contemplations spirituelles. C'est là ce qu'ont fait de nombreux hérétiques, tels Origène, Valentin, le fils de Dissan, Marcion, Manès, et les autres anciens hérésiarques, fauteurs de pernicieuses hérésies, qui se sont trouvés en divers lieux, depuis le temps des apôtres jusqu'à nos jours.

58. Puisque certains, eux-mêmes corrompus par les imaginations des démons, ont voulu corrompre l'enseignement des bienheureux apôtres, le divin Apôtre s'est vu obligé de détruire la présomption des hérétiques, lesquels se glorifiaient dans l'ombre de l'œuvre des démons qui se manifestaient en eux. C'est pourquoi, humblement, avec beaucoup de crainte, et en la rapportant à un autre, il raconte sa propre divine contemplation : «Je connais, dit-il, un homme en Christ qui, il y a quatorze ans, – était-ce hors de son corps, était-ce dans son corps, je ne sais, Dieu le sait, – fut ravi au paradis et entendit des paroles qu'il n'est pas permis à un homme de redire» (II Cor 12,2). Il dit qu'il fut emporté par un ravissement, et non qu'il s'éleva de lui-même jusqu'au troisième ciel, en son intellect, dans la contemplation. Qu'il ait vu des contemplations, il l'a écrit, et qu'il ait entendu des paroles, il l'a dit. Mais quelles sont les paroles [qu'il entendit], ou quelles sont les formes qu'il a contemplées, il ne lui a pas été possible de l'écrire. Car lorsqu'il a vu ces choses en leur lieu dans l'Esprit de la révélation, son intellect n'a pas reçu la faculté de les redire dans un lieu qui n'était pas le leur. Même s'il avait voulu les redire, il ne l'aurait pu, car il ne les avait pas vues par les sens du corps. Ce que l'intellect reçoit par l'intermédiaire des sens du corps, il peut l'interpréter à travers eux dans la région des corps. Mais ce qu'il voit, ou entend, ou sent en lui-même par ses sens spirituels dans le lieu de l'Esprit, il n'est pas capable de le redire quand il se tourne vers le corps. Il se souvient seulement qu'il l'a vu, mais comment, il ne saurait l'exprimer clairement.

59. C'est par là qu'est dénoncée la fausseté des Écritures mensongères appelées Apocalypses, où les fauteurs des hérésies corrompus par l'imagination des démons parlent des demeures du firmament, dans lesquelles ils mènent l'intellect pour qu'il apprenne de lui-même comment entrer dans le ciel, quels sont les lieux réservés pour le Jugement, quelles sont les diverses formes des Puissances, et quelle est leur action. Toutes ces choses sont une ombre [que croit percevoir] l'intellect ivre de présomption et frappé de démence par l'action des démons. C'est pourquoi le bienheureux Paul, d'un seul mot, a fermé la porte devant toute contemplation, et il l'a fermée en gardant le silence. Même si son intellect avait pu faire connaître ces contemplations, cela ne lui aurait pas été permis. Il a dit en effet que toutes les [prétendues] contemplations que la langue serait capable d'exprimer dans la région des corps sont des imaginations conçues par l'âme, mais ne viennent pas de l'action de la grâce. Que ta sainteté, se souvenant de cela, se garde donc des imaginations [déguisées en] pensées profondes. Car une telle guerre se déclare surtout contre des moines intellectuels, sujets à la vaine gloire, avides de nouveautés, et amis des disputes.

60. Un certain Malpas, originaire d'Edesse, avait été l'inventeur de l'hérésie des Euchites. Il vivait dans une grande ascèse, s'adonnait aux pratiques les plus dures et

supportait les tribulations. On dit qu'il avait été le disciple du bienheureux Julien, appelé Sabas, qu'il avait fait avec lui un bref séjour au Sinaï et en Égypte et qu'il y avait vu les pères qui y vivaient en ce temps-là. Il avait vu le bienheureux Antoine, il avait entendu de lui des paroles mystiques sur la pureté et sur le salut des âmes, ainsi que des questions très subtiles sur les passions. Le saint expliquait que l'intellect, après sa propre purification, contemple les mystères de l'Esprit, et que l'âme peut, par la grâce, obtenir l'impassibilité quand, par la pratique des commandements, elle se dépouille des passions vétustes et se rétablit dans la santé de sa nature originelle. Quand il eut entendu de telles paroles, Malpas, qui était dans la fleur de la jeunesse, s'embrasa comme un feu et revint dans sa ville. La passion de la vaine gloire s'était allumée en lui. Il se choisit une demeure anachorétique et s'adonna à des pratiques et à des afflictions très rudes et à la prière continuelle. Mais la passion de la gloire humaine brûlait en lui, et lui donnait l'espoir d'atteindre les hauteurs dont il avait entendu parler, alors qu'il n'avait pas appris l'art de s'opposer aux ennemis de la vérité, et qu'il n'avait aucune idée des pièges, des ruses et des traquenards par lesquels l'Adversaire trompe les forts et les puissants afin de les perdre. Il ne se confiait que dans les œuvres, les afflictions, la non-possession, l'ascèse, la continence, mais il n'avait pas acquis l'anéantissement de lui-même, l'humilité, la contrition du cœur, qui sont l'arme invincible contre les attaques du Malin; il ne se souvenait pas non plus de l'Écriture qui dit : «Quand vous aurez accompli les œuvres, quand vous aurez gardé les commandements, quand vous aurez supporté les tribulations, regardez-vous comme des serviteurs inutiles» (Lc 17,10). Mais il était enflammé par la haute idée qu'il avait de lui-même à cause des pratiques de sa vie monastique, et il brûlait du désir des grandes choses dont il avait entendu parler. Longtemps après, quand le diable vit qu'il était vide de toute œuvre d'humilité, et qu'il ne désirait que sentir en lui la contemplation des mystères dont il avait entendu parler, il se montra à lui dans une lumière infinie et lui dit : «Je suis le Consolateur. J'ai été envoyé vers toi par le Père, pour t'accorder de voir, grâce à tes œuvres, la contemplation que tu désires, pour te donner l'impassibilité et pour te dire de te reposer désormais de tes œuvres.» En échange, le Malin demanda au malheureux de l'adorer. Et cet insensé, parce qu'il ne sentait pas en lui le combat du Malin, le reçut aussitôt avec joie, l'adora, et tomba immédiatement en son pouvoir. Au lieu de la contemplation divine, le Malin le remplit d'imaginaires démoniaques, le fit cesser d'agir pour la vérité, l'enorgueillit et se joua de sa vaine espérance en l'impassibilité, en lui disant : «Maintenant, tu n'as plus besoin des œuvres, ni de traiter durement ton corps, ni de combattre contre les passions et les convoitises», et il fit de lui le chef de l'hérésie des Euchites. Lorsque tout fut accompli, et que furent manifestées la perversité et la fausseté de son enseignement, lui et ses disciples furent chassés par l'évêque qui était alors en charge.

61. Un autre encore, du nom d'Asinas, vivait dans la même ville d'Edesse; il avait composé de nombreux tropaires, qui sont chantés jusqu'à maintenant. Il menait une vie de grande ascèse et s'adonnait lui-même sans discernement à des pratiques très rudes, au point que les hommes le glorifiaient. Mais le diable le trompa; il le fit sortir de sa cellule et le transporta sur une montagne appelée Storion. Là, il lui montra des formes de chars et de cavaliers et lui dit : «Dieu m'a envoyé pour t'enlever dans le paradis comme Élie.» Il se laissa tromper comme un enfant et monta sur le char. Mais toute cette fantasmagorie se dissipa, il tomba d'une grande hauteur et s'écrasa sur la terre, où il périt d'une mort risible.

62. Je n'ai pas dit tout cela sans but, mais pour que nous apprenions comment les démons, qui ont soif de perdre les saints, se jouent de nous, pour que nous ne désirions pas avant le temps atteindre les sommets de la vie spirituelle, et pour que nous ne soyons pas ridiculisés par le Malin, notre adversaire. Car je vois aujourd'hui encore que des jeunes pleins de passions bavardent et dogmatissent au sujet des mystères de l'impassibilité, sans la moindre crainte. C'est ainsi que des hommes pleins de passions avaient écrit à un saint pour traiter de questions concernant les êtres corporels et les incorporels, alors qu'eux-mêmes ne différaient pas de ces

malades qui dissertent au sujet de la santé. Le bienheureux Paul, quand il eut appris que des disciples qui méprisaient les commandements et n'avaient pas vaincu les passions, désiraient cependant la béatitude que procurent les mystères de la contemplation, qui n'est accordée qu'après la purification, leur avait dit : «Dépouillez-vous d'abord du vieil homme des passions, et alors désirez revêtir le nouveau, celui qui est renouvelé par la connaissance des mystères, à la ressemblance du Créateur» (Ep 4,22-24). Mais ne désirez pas cette connaissance qui est la mienne et celle des apôtres, et qui vient de l'action de la grâce, «car Dieu fait miséricorde à qui il veut, et il endure qui il veut» (Rom 9,18). Qui en effet osera s'opposer à lui ou aller contre sa volonté ? Parfois Dieu donne gratuitement, parfois il demande d'abord les œuvres et la purification, et c'est ensuite qu'il donne; parfois il ne donne rien maintenant, ni après les œuvres, ni après la purification, mais il garde la connaissance en réserve pour la donner en son lieu.

63. Et nous constatons qu'il agit de la même façon dans des choses moins élevées [que la contemplation], je veux dire dans le pardon des péchés. Car par le baptême il pardonne gratuitement, et ne demande rien d'autre que la foi. Il pardonne aussi, après le baptême, par le repentir des péchés, mais non pas gratuitement; il demande des peines, des tribulations, des gémissements de componction, des larmes, de longues plaintes, et c'est alors qu'il pardonne. Il pardonna gratuitement au larron, pour sa seule confession en paroles sur la croix, et il lui promit le royaume des cieux. A la pécheresse, en revanche, il demanda la foi et les larmes. Aux martyrs et aux confesseurs, il demandait, avec la foi de leur cœur, les tribulations, les tourments, les tortures, tous les genres de morts.

64. Que ta sainteté, bien persuadée de ces choses et d'autres qui leur ressemblent, considère les premières et les dernières, et ne recherche pas la contemplation quand ce n'est pas le temps de la contemplation. Tant que tu es enfermé dans la région des corps, sois zélé pour les œuvres du repentir, combats les passions, persévère avec patience dans la pratique des commandements, garde-toi de la ruse des démons et de ceux qui proclament que la perfection est inamissible en ce monde soumis aux passions et changeant. Une telle perfection n'est même pas donnée aux saints anges qui célèbrent la liturgie du Père et de l'Esprit, et qui attendent le renouvellement du monde pour être, dans la liberté des fils de Dieu, eux-mêmes libérés de la servitude de la corruption (cf. Rom 8,21). La perfection existe-t-elle ici bas ? Le soleil se lève et se couche au milieu des nuages. Un jour il fait beau, un jour il fait mauvais. Tantôt c'est la joie, et tantôt la tristesse. Et celui qui va à l'encontre de ces choses sera la part des loups, comme l'a dit l'un des saints. Que Dieu affermisses les bases de notre vie monastique en nous donnant la certitude de la vérité par son saint enseignement. À Lui la gloire, la puissance et la magnificence, dans les siècles des siècles sans fin. Amen.